

Poèmes pour accompagner des photographies tunisiennes de Lorand Gaspar

James Sacré

Numéro 33, octobre 1991

Poésies parallèles : France - Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025671ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025671ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Sacré, J. (1991). Poèmes pour accompagner des photographies tunisiennes de Lorand Gaspar. *Urgences*, (33). <https://doi.org/10.7202/025671ar>

James Sacré

Claude Beausoleil

Poèmes pour accompagner
des photographies tunisiennes
de Lorand Gaspar

James Sacré

Ce qu'on ressent d'abord c'est qu'on pourrait surtout se perdre dans cela qui est parfaitement dessiné mais si massivement fragile (et ça n'en finit pas de se défaire),

Se perdre aussi bien dans les sables

Que dans l'emportement lent des nuages.

Les deux étendues, où cherche le regard, sont habitées du même vide insaisissable (le vent mêlé au temps); on aimerait pouvoir être la tranquillité très mince des dromadaires qui s'en vont passer par l'horizon.

Où rien de plus précis, pourtant, ne paraît

Le noir et blanc comme un œil
Qui passe à travers les couleurs
Avec sans doute un désir
D'éternité.

L'éternité comme un leurre.

Une koubba ressemble un peu
À la boîte de l'appareil photo.
Et la photo resterait
Où le monde est visible pour de vrai.

Maintenant le regard du poème
Comme un objectif ouvert:
La photo sans fin là devant
Où elle est visible pour de vrai.

Ce qu'il y a sur la photo se trouve parfois
Comme tout près des yeux: on viendrait par exemple
De participer à la construction de ce qui est au premier
plan, on s'écarte un peu
Pour vérifier l'appui d'un léger dôme sur une assise
trapue;
L'ensemble arrange des endroits d'ombre avec les fins
couteaux de la lumière
Et dans ce plaisir d'être à la bonne distance pour
apprécier
Viennent aussi des choses qui sont beaucoup plus loin,
Belle profondeur de champ dans la photo et celle
De la mémoire et du cœur, rien qui reste
À la seule surface des yeux, celle de l'histoire
Immense et matériau modeste (sans doute que l'éternité
est fragile) on n'est plus très sûr
De ce qu'est le temps; l'envie
De caresser cette photo.

On s'assoit à l'ombre d'un mur dans le temps qui vient
Mais tout aussi bien dans le plein soleil. On attend.
On n'attend rien.

On regarde longtemps devant soi pour savoir à la fin (on
le savait déjà)

Que la couleur du jour est l'essentiel, ou celle

D'un petit bâtiment blanc tout seul

Comme dans une prière au dieu qu'on dit être le seul; qui
est le monde,

Et peut-être rien d'autre. La solitude est un mot vide.

Le petit bâtiment strict. Comme un cœur silencieux.
Comme de la pierre et de l'esprit. Même si le sable l'envahit.

L'éternité comme un clin d'œil

Pour échapper au temps
Avec sa couleur qui change
Le photographe... etc.

La photo voudrait quoi garder?